

Les “chrétiens d'Orient” : histoire et enjeux d'une notion

Mais de qui parle-t-on ? Des chrétiens qui, aujourd'hui au Moyen-Orient, jouent leur survie ? Des chrétiens d'Europe de l'Est et du Caucase, de la Corne de l'Afrique ou d'Inde, qui sont confrontés à des défis qui leur sont propres ? Une même notion appliquée à des réalités différentes.

L'expression revient partout. On l'entend dans la bouche des responsables politiques. On la lit sous la plume des journalistes. On la retrouve dans les homélies des évêques et les appels des organisations humanitaires. Elle désigne des communautés millénaires prises dans la guerre, la persécution, l'exil. Elle semble aller de soi. Et pourtant, dès qu'on cherche à la définir précisément, elle se dérobe. Parle-t-on des seuls chrétiens du Proche-Orient ? Faut-il y inclure les Arméniens du Caucase, les orthodoxes de Roumanie, les fidèles de Malabar en Inde, les gréco-catholiques d'Ukraine ou les Éthiopiens ? Certains chercheurs et acteurs de terrain rejettent l'expression elle-même, la

jugeant floue ou désuète. D'autres continuent de s'en servir, convaincus qu'elle garde un sens, à condition de le préciser. Ce désaccord n'est pas un détail d'érudit. Il touche à la manière dont on pense et soutient des chrétiens qui vivent, depuis deux mille ans, dans les terres où le christianisme est né. Nommer n'est jamais un geste neutre, en géopolitique comme ailleurs. Bien désigner une réalité, c'est déjà commencer à la comprendre. Mal la désigner, c'est risquer de la trahir.

Pour comprendre pourquoi cette notion divise autant, il faut remonter à son histoire. Car « chrétiens d'Orient » n'a pas toujours voulu dire ce qu'on lui fait dire aujourd'hui.

Une expression plus vieille que L'Œuvre d'Orient

On répète souvent que l'expression serait née avec l'Œuvre des Écoles d'Orient, fondée à Paris en 1856. C'est inexact. L'Œuvre a joué un rôle important dans sa diffusion. Elle n'en est pas l'inventrice. Dès 1567, un auteur nommé Morel évoque, à propos des croisades, le projet de « déliurer les Chrétiens d'Orient » et de « repousser les barbares infidèles ». L'expression désigne alors simplement les chrétiens vivant sous domination musulmane. Ils habitent une région appartenant autrefois à l'Empire romain d'Orient. Aux siècles suivants, elle circule dans les récits de voyage et les traités de théologie. En 1647, un dénommé Dupin raconte comment le pape Urbain VII exhorte les chrétiens d'Occident à s'unir pour secourir leurs frères d'Orient. En 1669, Arnauld affirme que tous les chrétiens d'Orient croient d'une foi ferme au mystère de l'eucharistie. Preuve que l'expression sert aussi, à cette

époque, à décrire des doctrines communes. En 1699, un voyageur du nom de Marana confie admirer la sobriété des Grecs, des Arméniens et de tous les chrétiens d'Orient en général. En 1779, un autre témoin, Niebuhr, rapporte avec indignation le mépris que les Turcs déversent sur ces mêmes chrétiens. Il ajoute qu'ils leur donnent le nom qu'ils

réserveraient aux animaux, y compris dans leurs accès de colère. L'expression a longtemps une portée avant tout descriptive et géographique. Elle est interchangeable, dans de nombreux écrits, avec l'expression « chrétiens orientaux ».

Tout bascule au XIX^e siècle. La guerre d'indépendance grecque, dans les années 1820, embrase les esprits en Europe.

Divers auteurs prennent la plume pour appeler à délivrer les chrétiens d'Orient, comprenez ici les révoltés Grecs, du joug ottoman. Puis viennent les crises du Mont-Liban, dans les années 1840. Le régime des deux caïmacamats* oppose maronites et druzes et mobilise les puissances européennes. En 1843 déjà, un Comité oriental de Paris se fixe pour but l'émancipation des chrétiens et des Israélites d'Orient. Il réclame l'égalité civile et politique, la liberté religieuse complète, la séparation du spirituel et du temporel. En 1846, une Association du Mont-Carmel se donne pour mission de venir en aide aux chrétiens d'Orient et à leurs monas-

tères. Elle compte parmi ses membres des figures aussi diverses que Victor Hugo et Alexandre Dumas, aux côtés du comte de Montalembert qui participe plus tard à la fondation de l'Œuvre des Écoles d'Orient. La même année, un Appel en faveur des chrétiens d'Orient dénonce, en des termes qui résonnent encore, « cette odieuse inertie et cette coupable

→ L'auteur



Antoine Fleyfel

Philosophe et théologien, il est le fondateur et directeur de l'Institut chrétiens d'Orient à Paris. Professeur à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, il dirige la collection Pensée religieuse et philosophe arabe (L'Harmattan) et la revue Perspectives & Réflexions (Œuvre d'Orient).

www.antoinefleyfel.com

indifférence de nos hommes d'État ». L'expression n'est donc plus seulement descriptive. Elle devient un cri de ralliement. Un objet de mobilisation politique et religieuse, bien avant que l'Œuvre n'existe.

C'est aussi l'époque où le grand public français découvre l'Orient chrétien par les récits de voyageurs. Alphonse de Lamartine publie en 1832 son « Voyage en Orient », qui connaît un immense succès. Il décrit les maronites du Mont-Liban comme un peuple à part, une colonie européenne jetée par le hasard au milieu des tribus du désert. L'image est datée, elle porte la marque de son siècle. Mais elle fixe dans l'imaginaire français des thèmes qui accompagnent encore aujourd'hui le regard porté sur ces communautés, le refuge montagnard, la fidélité à une foi ancienne et le rôle de pont entre l'Orient et l'Occident.

1856-1860, la matrice

C'est la guerre de Crimée, entre 1853 et 1856, qui précipite les choses. Le conflit naît des rivalités autour des Lieux saints de Jérusalem et de Bethléem. Il oppose la Russie du tsar aux Ottomans, soutenus par la France et le Royaume-Uni. La victoire de 1856 force le sultan à proclamer l'égalité de tous ses sujets, musulmans et non-musulmans. C'est le fameux firman du *Hatti Humayoun*, un texte fondateur dont la portée dépasse largement son application réelle sur le terrain. La victoire installe aussi, dans la durée, l'influence française dans l'Empire ottoman, notamment à travers la « protection » accordée aux communautés catholiques. C'est dans cette atmosphère de ferveur religieuse

retrouvée, mêlée de patriotisme et d'idéal civilisateur, que naît l'Œuvre.

Mais c'est surtout ce qui se passe quatre ans plus tard qui donne à l'expression son poids. En 1860, le Mont-Liban et Damas sont le théâtre de massacres effroyables. Des milliers de chrétiens, surtout maronites, sont tués. Leurs villages sont incendiés, leurs familles jetées sur les routes. Lavigerie, premier directeur de l'Œuvre, se rend sur place pour distribuer les secours. Il voit de ses yeux les survivants sans abri et les orphelins par milliers. Il décrit la scène dans une lettre bouleversante, où il parle de « milliers de chrétiens, nos frères, impitoyablement massacrés par des hordes fanatiques ». L'émotion suscitée en France est immense. L'Œuvre devient en quelques semaines une institution de secours reconnue, appuyée par des dizaines d'évêques français et par une partie du monde politique. Elle compte près de 200 000 adhérents au début des années 1860. À partir de ce moment, « chrétiens d'Orient » ne désigne plus un simple espace géographique, ni de simples communautés chrétiennes orientales. L'expression se charge d'une mémoire de la persécution et d'un devoir de protection et de solidarité. Elle porte désormais un récit où se mêlent compassion chrétienne, diplomatie française et action humanitaire. L'intervention de l'Œuvre en 1860 lui vaut une reconnaissance publique. Lavigerie est promu chevalier de la Légion d'honneur. Il envisage même, un temps, l'établissement d'un protectorat français en Orient, éventuellement confié à Abd el-Kader*. L'émir algérien avait personnellement sauvé de nombreux chrétiens à Damas, au péril de sa vie. Charles Lenormant, l'un des

fondateurs de l'Œuvre, va jusqu'à décrire les maronites comme de « véritables Français par le cœur ». La formule a vieilli, mais elle dit bien l'esprit du moment. La France se pense comme la protectrice naturelle des chrétiens d'Orient. Cette conviction pèse longtemps sur les relations entre les deux mondes.

Cette matrice de 1860 ne s'efface pas. Un demi-siècle plus tard, les génocides

Beyrouth en 2020 poussent sur les routes de l'émigration une génération entière. L'histoire de cette expression est aussi, qu'on le veuille ou non, une histoire de violence répétée.

Une carte qui n'arrête pas de s'étirer

L'Œuvre d'Orient hérite donc d'une expression déjà chargée d'histoire. Mais



©COLLECTION MUGEM

ABD-EL-KADER ORGANISE LA DÉFENSE ET LES SECOURS AUX CHRÉTIENS.

◀ **Les massacres continuaient toujours dans la ville de Damas, et sous les yeux des autorités turques, lorsque, heureusement, l'intervention d'Abd-el-Kader vint changer la face des choses. [...] Il rallia les chrétiens, leur procura des armes et organisa la défense. Tous les chrétiens vinrent en foule se mettre sous la protection d'Abd-el-Kader : il les reçut dans sa maison, ses jardins en étaient remplis.**

arménien et syro-assyro-chaldéen jettent sur les routes du Levant des centaines de milliers de rescapés. Les sociétés locales les accueillent tant bien que mal, et ils deviennent à leur tour des acteurs de cette histoire commune. Un siècle et demi plus tard, ce sont les guerres de Syrie et d'Irak. C'est la persécution des chrétiens par l'État islamique dans la plaine de Ninive. C'est l'exode qui fait chuter, en quelques décennies, la présence chrétienne en Irak de plus d'un million de fidèles à moins de deux cent mille. Au Liban, l'effondrement économique et l'explosion du port de

elle va aussi, au fil des décennies, en élargir considérablement le périmètre. Ses champs d'action s'étendent bien au-delà du Levant. Le Caucase, la Mésopotamie, la Perse, puis, après la Première Guerre mondiale, l'Ukraine et l'Europe orientale. En 1922 déjà, submergée par les demandes, l'association évoque dans son Bulletin l'ampleur prise par sa mission, entre la Perse, le Caucase, la Mésopotamie, la Palestine et la Syrie. Les cartes publiées chaque année sur la couverture du Bulletin témoignent, elles aussi, de cette dilatation, avec une précision presque cartographique.

En 1932, la carte intitulée « L'Orient » englobe la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, la Russie. En 1988, sous la domination soviétique, plusieurs de ces pays en disparaissent presque entièrement. Le Caucase se réduit à quelques traits discrets, et le cœur de la carte se resserre sur le Proche-Orient et une partie de l'Afrique, de l'Égypte à l'Éthiopie. En 2008, elle repart à l'inverse. La mention « L'Orient » cède la place à « Nos champs d'action », et la carte s'étend jusqu'à la Mongolie, l'Inde et la Chine. « L'Orient » devient ainsi, au fil des décennies, un espace presque sans limites. Un espace uni moins par la géographie que par les liens spirituels et institutionnels que l'Œuvre entretient avec chacune de ces Églises.

Cet élargissement n'a rien d'un dévoiement. Il répond à une logique humanitaire et ecclésiale tout à fait cohérente, portée par la conviction que la solidarité chrétienne ne s'arrête pas aux frontières du Levant. Mais il produit, du point de vue de l'analyse géopolitique, un vrai problème. Il revient à traiter comme une seule et même réalité deux mondes profondément différents. D'un côté, l'espace post-ottoman du Proche-Orient, marqué par l'islam, l'arabité et les conséquences de la chute de l'Empire ottoman. De l'autre, l'espace post-soviétique de l'Europe orientale et du Caucase, façonné par le communisme, l'effondrement de l'URSS et les tensions avec la Russie. Un chrétien de Homs et un chrétien de Kiev n'affrontent pas les mêmes questions. Ils ne relèvent pas des mêmes équilibres régionaux. Confondre les deux, c'est brouiller la compréhension de réalités qui n'obéissent pas aux mêmes logiques.

Chrétiens d'Orient, une expression contestée

Faut-il pour autant continuer de l'employer ? Le débat existe, et il est plus vif qu'on ne le pense, jusque dans les milieux mêmes qui s'en réclament. Certains auteurs la rejettent purement et simplement. C'est le cas par exemple de Georges Corm*. Pour lui, les chrétiens du Proche-Orient sont d'abord et avant tout syriens, libanais, égyptiens, jordaniens, irakiens ou palestiniens.

Ils ne sauraient être réduits à une catégorie collective forgée depuis l'extérieur. Selon lui, « chrétiens d'Orient » serait un héritage colonial, une invention occidentale du XIX^e et du XX^e siècle, née des intérêts géostratégiques des puissances européennes. Sébastien de Courtois exprime une réserve voisine, sur un ton plus personnel. Il dit ne pas connaître de « chrétiens d'Orient » en général. Il connaît des coptes d'Égypte, des syriaques de Turquie, des maronites de la vallée de la Qadisha, des rums orthodoxes d'Antioche, chacun avec son nom, son Église, son histoire propre.

Ces critiques ont leur part de vérité et méritent d'être prises au sérieux. Il n'existe pas, sur le terrain, de communauté qui se reconnaîtrait spontanément dans l'étiquette « chrétiens d'Orient ». Un fidèle du Proche-Orient s'identifie d'abord à son Église, maronite, copte, syriaque, melkite, arménienne, grecque-orthodoxe, avant toute autre appartenance. Il se pense membre d'un

ensemble plus vaste seulement dans un second temps. Cette réalité oblige à manier l'expression avec prudence. Elle ne doit pas pour autant être jetée aux orties. Elle demeure l'outil le plus efficace pour désigner, de l'extérieur, un ensemble de trajectoires historiques largement partagées. D'autres notions ont d'ailleurs été proposées pour dépasser ces limites.

ont leur intérêt. Complexes, elles sont restées minoritaires et n'ont pas remplacé, dans l'usage courant, l'expression « chrétiens d'Orient ».

Trois expressions, trois réalités

Il convient donc de ne pas traiter cette expression comme un mot valise. Elle recouvre en réalité plusieurs notions qu'il est utile de

EN CHIFFRE

Quelques dates-clés

XVI^e s. : les chrétiens d'Orient sont mentionnés dans les récits des croisades.

XVII^e s. : les chrétiens d'Orient apparaissent dans de nombreux récits de voyage.

1820 : guerre d'indépendance grecque – mobilisation de l'Europe pour délivrer les chrétiens de Grèce du joug ottoman.

1860 : Massacres du Mont-Liban et de Damas – naissance de la notion de protection et de solidarité envers les chrétiens d'Orient.

1932 : la nouvelle carte au dos du Bulletin englobe d'autres pays de l'Est.

2008 : la carte appelée « *Nos champs d'action* » s'étend de l'Europe de l'Est à la Corne de l'Afrique et du Moyen-Orient jusqu'en Inde.

« Chrétiens antiochiens » chez le théologien Youakim Moubarac*, qui veut fédérer, autour de l'héritage du patriarcat d'Antioche, tous les fidèles de la région, y compris les Arméniens, les Latins et les Protestants. « Chrétiens arabes », sous la plume de Georges Khodr* ou de Jean Corbon*, dans le sillage de la Nahda, cette renaissance culturelle arabe du XIX^e siècle à laquelle les chrétiens ont largement pris part. Ces propositions

distinguer. « Chrétiens orientaux » désigne, d'un point de vue ecclésiologique, l'ensemble des fidèles issus des traditions liturgiques orientales, orthodoxes, catholiques ou anté-chalcédoniennes, où qu'ils vivent dans le monde. Un copte installé à Montréal ou un syriaque de Sydney en font pleinement partie. « Chrétiens de l'Est », expression plus rare mais utile, renvoie aux

communautés d'Europe orientale et du Caucase, héritières d'une histoire post-soviétique bien distincte.

« Chrétiens d'Orient », enfin, garde tout son sens lorsqu'on le réserve aux communautés du Proche-Orient héritières de la Question d'Orient ottomane. Liban, Syrie, Israël, Territoires palestiniens, Irak, Égypte, Jordanie, Turquie, Iran, même si le poids démographique chrétien y varie considérablement, de la présence significative libanaise à la présence résiduelle turque ou iranienne. C'est cet espace précis, marqué par la coexistence avec l'islam, l'héritage ottoman et les guerres qui ont ravagé la région depuis un siècle, qui donne à l'expression sa cohérence et sa raison d'être.

Une fois ce périmètre fixé, il faut se garder d'en faire un bloc uniforme.

Sur le terrain, les chrétiens du Proche-Orient se répartissent en une mosaïque d'Églises aux héritages distincts, souvent plus anciens que les frontières nationales actuelles. Les Églises issues des deux premiers conciles, comme l'Église assyrienne de l'Orient. Les Églises orthodoxes orientales, coptes, syriaques ou arméniennes. Les Églises orthodoxes d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie. Les Églises catholiques orientales, maronite, melkite, syriaque, chaldéenne ou copte-catholique, nées pour la plupart d'un mouvement missionnaire latin au sein d'Églises orientales préexistantes. Les Églises issues de la Réforme, elles aussi nombreuses. Chacune a sa liturgie, son culte, sa langue, parfois sa juridiction propre. C'est cette diversité, inscrite dans des cadres

politiques et culturels différents et variés, qui constitue la réalité concrète des chrétiens d'Orient. L'usage large de l'expression, celui que porte L'Œuvre d'Orient et d'autres associations comparables, n'est donc pas une erreur à corriger. Il a son sens propre, qui s'exprime surtout par la solidarité et le service, dans un cadre large du christianisme oriental. Même floue et contestée, l'expression a des conséquences bien réelles. Elle mobilise une aide qui arrive concrètement aux communautés, en Ukraine, au Liban ou en Syrie. Des écoles reconstruites, des familles logées, des prêtres et des religieuses soutenus dans leur ministère. Ce sont des gestes concrets, financés par des donateurs qui, souvent, ne connaissent des chrétiens d'Orient

que ce mot-là, et qui donnent quand même. Il y a, derrière l'expression, une solidarité agissante, et une aide précise qui change des vies, et même les sauve parfois.

Une notion vivante, pas une formule creuse

Au terme de ce parcours, la réponse tient en peu de mots. On ne peut écarter l'usage de l'expression

« chrétiens d'Orient », malgré son aspect polysémique. Mais il faut savoir de quel usage on parle. Dans le sillage religieux et humanitaire, elle reste ce qu'elle a toujours été, large et englobante. Dans l'analyse géopolitique, elle doit se resserrer et gagner en précision, dans un cadre politique bien défini, celui du Proche-Orient. Ce n'est pas une contradiction.

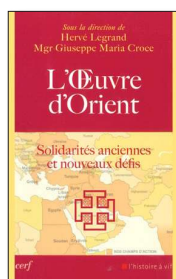
C'est simplement reconnaître qu'un même mot peut servir plusieurs usages, à condition de ne jamais les confondre.

Reste, au bout du compte, une réalité que ni la précision ni la polémique n'épuisent. Ces chrétiens qu'on dit d'Orient portent depuis deux mille ans la mémoire du lieu où tout a commencé. Ils prient dans les langues des

premiers disciples, sur la terre où le Christ a marché, enseigné, est mort et ressuscité. Chaque messe dite en syriaque, chaque icône vénérée à Alep ou à Bagdad, prolonge un fil qui n'a jamais été rompu, malgré les guerres, les exodes et les silences.

C'est cette continuité-là, plus que le mot qui la désigne, qui mérite d'être regardée en face et soutenue. C'est elle, au fond, qu'on cherche à nommer.

« L'usage large de l'expression, celui que porte L'Œuvre d'Orient et d'autres associations comparables, n'est donc pas une erreur à corriger. Il a son sens propre, qui s'exprime surtout par la solidarité et le service, dans un cadre large du christianisme oriental. »



L'Œuvre d'Orient

Solidarités anciennes et nouveaux défis

Sous la direction d'Hervé Legrand & Mgr Giuseppe Maria Croce

Le Cerf, Collection : L'Histoire à vif, 2010, 432 pages

à commander sur l'eshop : maison-boutique.oeuvre-orient.fr

On ne peut pas parler des chrétiens d'Orient sans mentionner l'Œuvre d'Orient qui, dès sa création, est à leur service dans une région du monde où se concentrent d'importants défis. Dans les entrecroisements actuels, bien que minoritaires là où le christianisme est né, les chrétiens y restent des acteurs significatifs par leur ouverture culturelle et le sens du dialogue qu'ils puisent dans l'Évangile. À la faveur d'une émigration, pas toujours

volontaire, de leurs fidèles, les Églises orientales rayonnent même jusqu'en Occident. [...] Le grand public y trouvera des informations précises et claires sur la naissance de l'Œuvre d'Orient et le contexte de son action aujourd'hui, comme naguère. Il y verra aussi la part étonnante prise par les congrégations religieuses françaises, masculines et féminines, l'évolution de l'Œuvre d'Orient, de ses solidarités latines initiales à l'unionisme, puis à l'œcuménisme et ce que peut être le dialogue doctrinal avec l'islam. Le statut de Jérusalem s'y voit consacrer un chapitre spécial. La raison de l'émigration des chrétiens comme leur démographie sont éclairées.